

malheur. Mais il ne lui arriva rien, et après trente-cinq jours de marche, il arriva au fort Adams, où il passa l'hiver.

Il a fait deux autres voyages depuis cette époque, mais il passe l'hiver à Montréal maintenant; il part de cette ville dans le mois de mars, prend le navire à San Francisco, vers la mi-avril pour le détroit de Behring, de là se rend au fort Adams et revient l'automne dans sa famille, où son arrivée est toujours accueillie avec un bonheur d'autant plus vif qu'on ne sait pas si on le reverra, quand il part.

M. Mercier se propose de voyager encore pendant trois ans. Ses paroles laissent supposer qu'il aura alors les moyens de laisser cette vie tourmentée et semée de dangers pour une position plus paisible. La Compagnie dont il est l'employé et qui, soit dit en passant, vaut plusieurs millions de piastres, n'épargne rien pour le garder à son service. La popularité qu'il s'est acquise parmi les peuplades sauvages est un avantage qu'elle suit apprécier.

Doux et brave, grand et bien fait, habile à la chasse, infatigable à la course, d'une force et d'une agilité remarquable, François Mercier possède tout ce qui gagne l'affection et frappe l'imagination de ces grands et terribles enfants de la nature.

Ajoutons qu'à tout cela il joint les manières et les qualités d'un gentilhomme. Lorsqu'il se promène sur la rue Notre-Dame, ceux qui ne le connaissent pas ne pourraient s'imaginer que c'est là l'intrepide traître du Nord-Ouest et de la mer glaciale, qui a passé la moitié de sa vie au milieu des sauvages, a couché dans la hutte des Esquimaux et mangé à leur table.

C'est le temps de dire que notre héros est aussi modeste que brave, et que nous n'avons pu apprendre de sa bouche une foule de choses, qu'il nous a fallu chercher ailleurs. Cependant, nous avons pu en savoir assez pour apprendre à nos lecteurs que jamais blancs, rouges ou noirs n'ont pu lui faire baisser la tête. Doux et paisible comme beaucoup d'hommes forts, il est comme eux terrible, lorsqu'on le pousse à bout; lorsque la colère stimule ses nerfs et agit sur ses muscles d'acier, elle lui donne une force qui le surprend lui-même.

On l'a vu obligé de se défendre contre plusieurs hommes, en prendre un au bout de ses bras et le lancer, après l'avoir fait tourner au-dessus de sa tête, à plusieurs pas; inutile de dire que les autres ne se risquèrent pas à tenter l'épreuve. Quelques autres exploits de cette nature suffirent pour assurer sa tranquillité. Mais comme il le dit lui-même, il n'est pas à l'abri du pistolet de l'homme *cio Usé* de la Californie ou de la flèche meurtrière de l'homme des forêts; aussi, la prudence, comme son caractère lui font éviter autant que possible des emportements dangereux et condamnables.

Ce n'est pas qu'il soit incapable de se défendre au pistolet ou à la carabine contre un adversaire loyal; on en jugera par l'exemple suivant. Dans un exercice au tir qui eut lieu à San Francisco, il y a deux ans, il envoya trois balles dans le même trou, coup sur coup, à une distance de trois cents verges.

Je termine et cependant je n'ai pas dit le quart de ce qui pourrait être écrit sur les voyages et les aventures de François Mercier, sur les pays qu'il a parcourus et les mœurs des sauvages qu'il a rencontrés: ce sera pour une autre fois.

Ceci suffira, nous l'espérons, pour montrer que nous sommes heureux de rendre hommage à ceux qui, dans les pays lointains, comme au sein de la patrie, savent faire respecter et aimer le nom canadien. La gloire d'une nation est un bouquet où toutes les fleurs ont leur place, une vaste mosaïque dont toutes les pierres s'harmonisent pour former un tout magnifique, ou bien, si l'on veut, un beau et grand fleuve formé par mille ruisseaux dont les uns coulent entre des rives fleuries, et les autres à travers des rochers nus et sauvages.

L. O. DAVID.

RÉV. M. PROULX.

M. Proulx est né à la Baie du Febyre, le 10 août 1804. Il fit son cours classique au collège de Nicolet, avec un rare succès. Il prit l'habit ecclésiastique en 1825, et fut d'abord professeur dans cette maison, puis l'année suivante, il fut appelé à faire la rhétorique au collège de St Hyacinthe.

Le 28 septembre 1828, il se rendit à Boucherville, pour y recevoir l'ordre sacré de prêtrise, et revint, comme directeur du même collège, remplacer M. Maguire qui fit alors un voyage en Europe.

Dans l'automne de 1830, M. Proulx fut désigné pour prendre la direction du collège de Ste. Anne, qui ne comptait qu'un an d'existence. Après trois années et quelques mois passés à la tête de cette maison, et l'avoir assise sur une base solide, en 1834, il fut nommé à la cure de St. Pierre-les-Becquets, et chargé, en même temps, de la desserte de St Jean Deschaillons. En 1835, il fut transféré de cette dernière cure à celle de St. Antoine de Tilly, où il est demeuré jusqu'en 1847. A cette époque, il fut appelé à l'archevêché de Québec, pour aider à l'administration du diocèse, et il y resta jusqu'en mai 1850. A cette date, M. Baillargeon, qui était alors curé de Québec, ayant été député à Rome pour y porter les décrets du concile provincial, et pour y séjourner, comme agent des évêques de la province ecclésiastique, M. Proulx fut appelé à le remplacer. Au bout d'un an et quatre mois seulement, il passa de la cure de Québec à celle de Ste. Marie de la Beauce, paroisse qui a d'autant plus d'importance qu'elle a été jusqu'à dernièrement, le chef-lieu de tout le district. En 1867, Mgr Baillargeon, pour reconnaître le mérite de ce prêtre distingué, et pour satisfaire le vœu de tout le diocèse, lui conféra le titre de Vicaire-Général. A cette nouvelle, il n'y eut qu'une voix, parmi ses confrères et la classe instruite de ses concitoyens, pour proclamer que cette dignité était une légitime récompense du talent, du mérite et de la vertu.

Après avoir possédé M. Proulx pendant vingt ans comme guide spirituel, cette dernière paroisse a eu l'excessive douleur de se le voir enlevé, par la mort, après plusieurs semaines de grandes souffrances, le 6 juillet 1871, à l'âge de soixante-sept ans et trois mois.

Ses funérailles ont eu lieu le lundi suivant, le 10, au milieu d'une grande réunion des MM. du clergé, et d'un concours immense de fidèles.

A cette esquisse historique de la *Gazette des Familles*, nous ne pouvons que résumer en deux mots tout ce qui a été dit sur le défunt. Ce fut un excellent prêtre, un bon citoyen, un écrivain et un orateur remarquables. Ses sermons et ses écrits ont exercé une grande influence sur son époque; il combattit avec ardeur dans les journaux même des doctrines qu'il croyait fatales à la religion et à la patrie.

CHICAGO.

Celae gratiore canis decidunt turres.
HORACE.

VI.

Je puis l'affirmer avec certitude, jamais agglomération d'hommes, en aucun siècle, et dans aucun pays, n'a montré semblable énergie, pareil esprit d'entreprise.

Et quels obstacles n'ont-ils pas eus à surmonter! Avant l'ouverture du *Michigan Southern*, le premier chemin de fer qui ait relié Chicago avec les Etats de l'Est, ouverture qui eut lieu en février 1852, la ville se trouvait, tous les ans, depuis le mois de mars jusqu'au 1er mai, entièrement séparée du reste du monde, par un océan de boue.

Avant que les bateaux à vapeur commençassent leurs voyages réguliers à travers les lacs, jusqu'à St. Joseph ou New-Buffalo, les habitants de Chicago étaient quelquefois huit à dix jours sans recevoir aucunes mailles de l'Est. Ajoutez que le télégraphe y était inconnu.

L'arrivée du premier steamer de la saison était un jour de réjouissances publiques.

Le sol était tellement fangeux, que, même après 1850, dans la rue *Lake*, la plus grande artère commerciale de la ville, maints charretiers durent laisser leur charrette vide, enfoncée dans d'insondables ornières, heureux de pouvoir se sauver eux-mêmes avec leurs chevaux.

Les commis qui n'avaient pas grand'chose à faire s'amusaient à planter des mannequins ou des pieux dans la mollière avec des inscriptions du genre de celles-ci:

On his way to China!

The last man went down here!

No bottom! etc.

Non, le voyageur qui passait, encore la semaine dernière dans les grandes et larges rues de Chicago, foulant du pied l'incomparable pavé Nicholson, ou ces magnifiques trottoirs en blocs de pierre de taille dont quelques-uns mesuraient jusqu'à vingt-deux pieds carrés, ne pouvaient guère se douter des travaux infinis et des sommes énormes que ces améliorations ont coûtés.

Pour lui en donner une légère idée, il aurait suffi de lui dire que chacune de ces rues qu'il parcourait était haussée de cinq à dix pieds au-dessus du sol primitif, et qu'il avait fallu des merveilles de génie seulement pour assécher les fondements de tous ces pompeux édifices dont la brillante architecture attirait ses regards. A Chicago, chaque construction un peu considérable était élevée sur de larges assises en pierre, à base très-étendue, ou bien encore sur des pilotis en troncs d'arbres enfoncés jusqu'à des profondeurs extraordinaires.

Et contre combien d'autres difficultés presque insurmontables les citoyens de Chicago n'ont-ils pas eu à lutter avant de pouvoir doter leur ville des améliorations même les plus nécessaires à son existence! Leur système d'aqueduc, par exemple, que n'a-t-il pas coûté!

En 1854, la rue *Lake*, et quelques autres rues du voisinage, recevaient l'eau d'un petit réservoir, s'alimentant au moyen d'un faible engin à vapeur qui pompait l'eau du lac, à l'endroit où vient d'être consumée la fameuse *gare de l'Illinois Central*, en même temps qu'il mettait en mouvement le moulin à farine du maire Woodworth.

Le reste de la ville n'avait pour toute ressource que la tonne et le porteur d'eau.

En 1867 même, les aqueducs, puisant encore au bord du lac, ne nous donnaient qu'une eau de mauvaise qualité, chaude, et toute pleine de débris de petits poissons qui s'introduisaient dans les tamis.

Aujourd'hui, un immense tunnel va pomper l'eau du lac Michigan, à deux milles de la rive, à soixante-et-un pieds au-dessous de la surface de l'eau, et à trente-et-un plus bas que le fond du lac.

Ce gigantesque travail est complété par des machines à vapeur d'une force incroyable, qui servent à aspirer l'eau et à la refouler dans les différents réservoirs de la ville. Elles peuvent fournir 57,000,000 de gallons d'eau par jour.

Ces engins, avec les admirables édifices qui les renfermaient, bien que ceux-ci fussent réputés à l'épreuve du feu, ont été détruits de fond en comble. Le fer fondait et la pierre s'en volait en poudre.

Autre obstacle à vaincre.

La ville est traversée, comme l'on sait, par la rivière Chicago, qui bifurque à un mille à peu près de son embouchure. Vingt-trois ponts tournants faisaient communiquer ensemble les trois grandes divisions Nord, Sud et Ouest. Ces ponts, dont la plupart sont aujourd'hui en cendres, étaient si admirablement construits, que deux hommes suffisaient pour les faire pivoter sur eux-mêmes, pour livrer passage aux vaisseaux qui descendaient ou remontaient le cours de la rivière.

Or, on conçoit que dans la saison des affaires surtout, un semblable système devait gêner la circulation et considérablement entraver le commerce.

Vite! le problème est résolu; et deux tunnels se creusent l'un sous la branche sud, l'autre sous la branche principale de la rivière.

Le premier, qui fait communiquer ensemble les rues *East* et *West Washington*, le seul qui fût terminé lors de mon départ, mesure 930 pieds entre les ouvertures; et si l'on ajoute les excavations des deux extrémités, cela donne au tunnel une longueur totale de 1,603 pieds. Il est à trois arches: deux pour les voitures, et l'autre pour les piétons.

Celui de la rue *La Salle* est, paraît-il, à quatre-arches et beaucoup plus long que celui de la rue *Washington*.

J'ai dit un mot, dans mon précédent article, au sujet de la canalisation de la rivière. Je n'y reviendrai pas. Qu'il me suffise d'ajouter que, de toutes les tâches de géant que les habitants de Chicago se soient mis dans la tête d'entreprendre, c'était peut-être la plus difficile à accomplir. Mais, comme dit le poète, la fortune favorise les audacieux, et jamais l'axiôme ne s'est vérifié d'une manière plus élatante.

VII.

On voit que si la position géographique et les avantages naturels de Chicago ont beaucoup fait pour son accroissement, l'énergie de ses habitants y est aussi pour quelque chose, et qu'il serait injuste de ne pas leur accorder une immense part d'éloges. Cependant, il se trouve des gens qui ont tellement à cœur de décrier tout ce qui se fait aux Etats-Unis, que, non-seulement j'ai entendu contester cette vérité, mais qu'il existe même des publicistes tellement enroués dans leur chauvinisme, qu'ils vont jusqu'à réclamer pour l'Europe tout l'honneur de ce qui se fait jusque sur les bords du lac Michigan.

Voici ce qu'un journaliste parisien, M. Edouard Fournier, écrivait l'année dernière:

« Chicago! voilà une ville qui ne comptait que 70 habitants en 1830, et qui en possède maintenant 300,000! Là-dessus, M. Edouard Fournier se livre à d'incroyables exaltations. Qui donc a su, en trente ans, substituer une superbe ville à un désert marécageux? Ce sont, dit-il, les Américains de Chicago, sans le secours ni la tutelle d'aucun Haussman. Oui, mais d'où viennent ces 300,000 habitants? Ils ne sont pas fils des 70 d'il y a quarante ans. Ils ne sont pas non plus nés des brouillards du marécage; les autres parties de la république ne se sont pas dépeuplées pour Chicago. Le mouvement incessant de l'émigration n'y serait-il pas pour quelque chose? Quant l'Europe voit partir chaque année deux ou trois mille de ses enfants, elle se doute bien un peu qu'ils vont quelque part... Cette ville subitement tirée du néant des marais et des prairies, n'a pas à s'étonner, ni à mourir de honte; elle se doutait bien que les émigrants ne perdraient pas, en traversant l'Atlantique, la qualité d'hommes civilisés, et que les cités nouvelles qui seraient bâties *par eux* et pour eux, ne manqueraient pas de l'être suivant les dernières formules et les derniers modèles de la science cisatlantique. Ce ne sont pas seulement les habitants que fournit cette vieille Europe, c'est encore la science et l'art, l'expérience et le génie créateur.»

Citons quelques chiffres, toujours pour démontrer la faiblesse des arguments de M. Fournier:

La population de Chicago était de 70 en 1830; bien! En 1840, elle était de 4,853; en 1845, de 12,988; en 1850, de 29,963; en 1860, de 110,973; en 1870, de 334,000. Eh bien, en supposant même que vos deux ou trois mille *Eu-opéens* se fussent tous réfugiés à Chicago, ils n'en seraient pas moins joliment distancés, ce me semble.

Du reste, si M. Fournier eût jamais visité Chicago, il saurait que toutes les grandes affaires, tout le haut commerce, toutes les industries remarquables, sont presque exclusivement entre les mains d'Américains venus de l'Est; que ce sont eux qui sont à la tête de toutes les grandes entreprises, et que les étrangers leur sont incontestablement inférieurs sous plus d'un rapport.

Soyons chauvins tant qu'il nous plaira, mais n'oublions pas le précepte yankee:

Give the devil his due!

L. H. FRÉCHETTE.

A cont nuer.

M. MARSHALL EN CANADA.

(Suite.)

Suivant M. Marshall, il y a des établissements destinés à périr, à cause de leur nom seul. Il cite des faits à l'appui. Mais plus loin, oubliant sans doute cette idée originale, il nous parle, dans les termes les plus enthousiastes, de la prospérité de *Ch cago*. Or, *Ch cago* veut dire *Reg on des bêtes puantes*. Ce n'est pas fort appétissant, n'est-ce pas? Cependant, Chicago compte au-delà de 300,000 habitants. Le nom ne fait donc pas toujours la fortune d'un endroit.

Tout au plus pourrait-il prétendre que *Chicago* a fait sa fortune avec les cochons, qui, s'ils ne sont pas des *bêtes-puantes*, sont certainement des bêtes qui puent.

L'auteur ne fait pas de miracles, mais il fait des *saints* à plaisir. Il écrit *Pointe Saint-Lévy* et *Rivière Saint-Lévy*, tout aussi bien que *Châte u Rochet*. Un homme qui ne croit pas à la puissance taumaturgique de la bonne Sainte-Anne, devrait au moins se garder d'*estroper* ainsi les noms des endroits environnants.

M. Marshall rencontre à Saint-Paul, madame et mademoiselle Archibald, femme et fille du Lt. Gouverneur de Manitoba qui se rendent à Fort Garry. Nous voici à *Saint-Cloud*, à 75 milles de *Saint Paul*, toujours des *saints* puis à *Alexandra villa* composée d'une douzaine de *log-houses*, (maisons de pièces sur pièces.) On arrive à la *Cité la Pomme-de-Terre*, où il n'y a encore qu'une seule métairie. Mais c'est un nom prédestiné. Dans cinquante ans d'hui, tous les cochons de Chicago auront émigré vers la *Pomme-de-Terre*, d'où on ne les ramènera qu'en *cièvre*.

Le chemin du Pacifique va bientôt passer à Georgetown. Et